

Zeitschrift: Bulletin de l'Association Jean-Jacques Rousseau
Herausgeber: Association Jean-Jacques Rousseau
Band: - (1999)
Heft: 53

Artikel: Lettres à Sara
Autor: Rousseau, Jean-Jacques / Eigeldinger, Frédéric S.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1080293>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

LETTRES À SARA

Texte établi et commenté par

Frédéric S. Eigeldinger

AJJR, Neuchâtel - 1999

INTRODUCTION

Nulle part dans son œuvre Rousseau ne parle de ses *Lettres à Sara*. Elles ont dû faire partie de son jardin secret. Il en mentionne pourtant une fois le titre dans sa correspondance, quand il dresse en 1765, d'abord à l'intention de DuPeyrou, puis de Marc-Michel Rey¹, la liste des œuvres qui doivent composer la fameuse collection complète destinée à lui assurer le pain pour le reste de ses jours. Les *Lettres à Sara* devaient paraître, avec d'autres inédits, au tome cinquième. Voici quelques titres dans l'ordre voulu:

[...] **Pygmalion*, scène lyrique.

**Émile et Sophie ou les Solitaires*. Fragment.

**Le Lévite d'Éphraïm*.

**Lettres à Sara*.

**La Reine Fantasque* Conte

[...] Les articles précédés d'une étoile sont encore en manuscrit.

Les quatre premiers textes constituent une évidente unité par leur thématique, celle de la mise à l'épreuve des théories morales de Rousseau, de la vertu triomphant de la faute au nom de la pitié naturelle. Mais le silence que Jean-Jacques réserve aux *Lettres à Sara* peut nous interroger. Il semble n'en avoir jamais parlé à ses visiteurs, alors qu'il leur fait complaisamment lecture de *Pygmalion*, d'*Émile et Sophie* ou du *Lévite d'Éphraïm*. Ces trois dernières œuvres ont assurément été écrites entre juin et novembre 1762. Le témoignage du Bernois Kirchberger, qui rend visite à Rousseau en novembre, est formel à cet égard: il en connaît dans le détail l'intrigue, puisqu'il en a fait part à Julie von Bondeli et que celle-ci les résume par la suite avec une fidélité étonnante².

Quant aux *Lettres à Sara*, tout environnées de mystère, la question de leur(s) date(s) de rédaction est loin d'être résolue. Il est probable que la copie conservée à la BPU de Neuchâtel a été faite à Môtiers, comme peut le laisser entendre l'«avertissement» en tête du manuscrit. Encore n'est-il pas possible d'en fixer plus précisément la date qu'entre juillet 1762 et janvier 1765. Le brouillon de son côté ne révèle aucune date, puisqu'il s'agit d'un cahier volant joint à la copie.

¹ Lettres des 24 janvier 1765 (CC 3921) et 18 mars 1765 (CC 4157).

² Lettre au docteur J.G. Zimmermann du 21 janvier 1763 (CC 2445).

Selon son habitude, Rousseau a écrit sur la droite de chaque feuillet, réservant la colonne gauche à ses additions et corrections. Sans être celle du copiste, l'écriture cursive en est claire et tout concourt à nous faire penser qu'il s'agit là de la première version du texte, retouchée avant la copie.

Faute donc d'arguments historiques pour dater les *Lettres à Sara*, il faut tirer des hypothèses de l'œuvre elle-même. Et cela revient d'abord à se poser la question de savoir s'il est possible d'incarner les deux protagonistes, de donner un nom au barbon, auteur des lettres, et d'identifier une personne cachée sous ce nom de Sara.

Le barbon, le grison, a donc 50 ans¹ et Sara en a 20. Cette différence d'âge n'est évidemment pas celle des personnages canoniques d'Abraham et de Sara, et pourtant un rapprochement externe avec les héros bibliques pourrait s'imposer. Quand il est exilé à Bourgoin (1768), Rousseau, sous le nom de Renou, fera passer Thérèse pour sa sœur, comme Abraham avec Sara², et quand il l'épousera, il écrira à Jean-Pierre Boy de la Tour le 2 novembre: «M^{lle} Renou est devenue ma sœur Sara, et [...] je suis son frère Abraham³.» Mais il est impensable de voir Thérèse, de neuf ans sa cadette, inspiratrice de ces lettres passionnées et honteuses.

En revanche tout concourt à assimiler le barbon à Jean-Jacques lui-même, à commencer par la déclaration liminaire: «Il m'a semblé qu'on pouvait se laisser surprendre à tout âge, qu'un Barbon pouvait même écrire jusqu'à quatre lettres d'amour, et intéresser encore les honnêtes gens, mais qu'il ne pouvait aller jusqu'à six sans se déshonorer. Je n'ai pas besoin de dire ici mes raisons, on peut les sentir en lisant ces Lettres; après leur lecture on en jugera.» L'obsession de l'âge, celle de la cinquantaine, est patente en 1762. C'est alors qu'il parle en «père» aux jeunes qui lui écrivent pour solliciter ses conseils (comme l'abbé Carondelet ou le marquis Séguier de Saint-Brisson). Les femmes de son âge ou approchant sont toujours des «amies», mais celles plus jeunes le touchent, l'émeuvent, excitent sa curiosité. C'est en particulier le cas de «Marianne» (Madame de La Tour-Franqueville). Rousseau et elle ne se sont encore jamais rencontrés, mais échangent une correspondance assidue, parfois ombrageuse, mais toujours intriguée. Rousseau n'a de cesse d'obtenir un portrait de l'énigmatique

¹ Comme Horace dans la première *Ode* du livre IV, citée en exergue.

² Voir *Genèse* 12:13.

³ CC 6417.

dame; quand enfin il en reçoit un, il ne peut s'empêcher de demander à sa correspondante son âge:

Il semble que vous avez prévu [...] l'effet que ferait sur moi la description de votre personne, et pour m'avertir honnêtement qu'un homme né le 4 juillet¹ 1712, ne doit pas prendre un intérêt si curieux à certains articles, sous peine d'être un vieux fou. Malheureusement le poison me paraît plus fort que le remède, et votre lettre est plus propre à me faire oublier mon âge. [...] Il n'eût pas fallu d'autre magie à Médée pour rajeunir le vieux Eson. [...] Pour moi, si loin de vous, je ne gagne à tout cela que des regrets et du ridicule, un cœur rajeuni n'est qu'un nouveau mal avec tant d'autres, et rien n'est plus sot qu'un barbon de vingt ans. [...] Madame, quel âge avez-vous?²

Coquette, mais sincère, elle répond: «je suis dans l'âge où l'on plaît encore [...] je suis née le 10 novembre 1730, il y a par conséquent 32 ans que j'existe³.» C'est à nouveau l'occasion pour Jean-Jacques de confesser:

A l'effort que vous a coûté l'aveu de votre âge, je croyais que vous m'alliez dire au moins quarante ans. Je me souviens que ma dernière passion, et ç'a été certainement la plus violente, fut pour une femme qui passait trente. Elle avait pour sa coiffure le même goût que vous, et il est impossible que le vôtre soit mieux fondé; elle était charmante toujours coiffée en cheveux elle était adorable. Mais mes yeux se fermèrent devant ma raison. J'osai lui dire qu'il y avait plus de grâce dans sa coiffure, et qu'il la fallait laisser aux jeunes personnes à marier. Elle en aimait un autre, et n'eut jamais pour moi que de la bienveillance; mais cette franchise ne me l'ôta pas, et dès lors elle me devint plus précieuse encore. Je vous dis vrai⁴.

Les écrits littéraires antérieurs à cette époque révèlent tous à l'évidence que Rousseau est tenaillé par l'âge et que toute relation d'un homme plus âgé avec une jeune femme souffre d'une indécence morale antinaturelle. Il n'a d'ailleurs sous les yeux que des exemples trop nombreux pour ne pas s'interroger sur cette perversité et la dénoncer, comme dans *La Nouvelle Héloïse* où Julie doit épouser un

¹ Date du baptême de Rousseau.

² Lettre du 27 janvier 1763 (CC 2453).

³ Lettre du 4 février 1763 (CC 2467).

⁴ Lettre du 20 février 1763 (CC 2499).

homme de cinquante ans et soumettre sa passion à son devoir, à ses obligations. Le précepteur d'Émile met en garde son élève contre les vils suborneurs, les vieux satyres usés de débauche dont le seul espoir est de «suppléer à tout cela chez une jeune innocente en gagnant de vitesse sur l'expérience et lui donnant la première émotion des sens». Et il ajoute:

Je n'irais point offrir ma barbe grise aux dédains railleurs des jeunes filles; je ne supporterais point de voir mes dégoûtantes caresses leur faire soulever le cœur [...]. Que si des habitudes mal combattues avaient tourné mes anciens désirs en besoins, j'y satisferais peut-être, mais avec honte, mais en rougissant de moi¹.

Avant encore, dans la *Lettre à d'Alembert sur les spectacles* (1758), Rousseau fustige les auteurs de théâtre qui ridiculisent les vieillards amoureux pour en faire des personnages odieux:

Puisque l'intérêt y est toujours pour les amants, il s'ensuit que les personnages avancés en âge n'y peuvent jamais faire que des rôles en sous-ordre. Ou, pour former le nœud de l'intrigue, ils servent d'obstacle aux vœux des jeunes amants, et alors ils sont haïssables; ou ils sont amoureux eux-mêmes, et alors ils sont ridicules. *Turpe senex miles*. On en fait, dans les tragédies, des tyrans, des usurpateurs; dans les comédies des jaloux, des usuriers, des pédants, des pères insupportables que tout le monde conspire à tromper².

Ce texte remonte à l'époque du Donjon du Mont-Louis. Rousseau sait déjà son âge, mais il refuse alors de s'identifier à ces vieillards qui «contribuent à se rendre méprisables, en renonçant au maintien qui leur convient, pour prendre indécemment la parure et les manières de la jeunesse». Il éprouve à la fois de la pitié et de la honte pour ces hommes qui s'éprennent d'une jeune femme. C'est donc vers cette époque qu'il faut chercher l'origine de Sara. Deux figures s'imposent dès lors. Tout d'abord la comtesse de Boufflers, de treize ans la cadette de Jean-Jacques, mais maîtresse en titre du prince de Conti:

Si je ne fis pas [la sottise] de devenir son rival, il s'en fallut peu: car alors Mad^e de Boufflers était encore sa maîtresse, et je n'en savais rien. [...] Elle

¹ OC IV, p. 684-685.

² OC V, p. 46-47.

était belle et jeune encore, elle affectait l'esprit romain, et moi je l'eus toujours romanesque; cela se tenait d'assez près. Je faillis me prendre; je crois qu'elle le vit [...]. Mais pour le coup je fus sage, et il en était temps à cinquante ans. Plein de la leçon que je venais de donner aux barbons dans ma *Lettre à d'Alembert*, j'eus honte d'en profiter si mal moi-même¹.

A l'époque où il vient de rédiger ces lignes des *Confessions*, il écrit encore dans sa grande lettre à Saint-Germain du 26 février 1770:

Mad^e de Boufflers était aimable alors et jeune encore. Les amitiés dont elle m'honora me touchèrent plus qu'il n'eût fallu peut-être. Elle s'en aperçut. Quelque temps après j'appris ses liaisons que dans ma bêtises j'ignorais encore. Je ne crus pas qu'il convînt à Jean-Jacques Rousseau d'aller sur les brisées d'un puissant du siècle, et je me retirai².

La méfiance rétrospective de Rousseau à l'égard de la comtesse de Boufflers, telle qu'il l'évoque dans *Les Confessions* et dans la lettre à Saint-Germain, n'exclut certes pas un élan amoureux; mais aurait-il été capable de lui écrire ces lettres dans l'espoir de conquérir son cœur? C'est là, me semble-t-il, une impossibilité morale consécutive au seul amour qu'il dit avoir jamais éprouvé, celui pour Sophie d'Houdetot. N'écrit-il pas en fin du Livre X: «Enfin mal guéri peut-être encore de ma passion pour Mad^e d'Houdetot, je sentis que plus rien ne la pouvait remplacer dans mon cœur, et je fis mes adieux à l'amour pour le reste de ma vie», ajoutant aussitôt:

Au moment où j'écris ceci je viens d'avoir d'une jeune femme qui avait ses vues des agaceries bien dangereuses, et avec des yeux bien inquiétants: mais si elle a fait semblant d'oublier mes douze lustres, pour moi je m'en suis souvenu. Après m'être tiré de ce pas, je ne crains plus de chutes, et je répons de moi pour le reste de mes jours³.

Non, Sara n'est ni Madame de La Tour-Franqueville, ni la comtesse de Boufflers, mais bien Sophie d'Houdetot, comme l'écrivait déjà avec conviction en 1974 Hermine de Saussure⁴, au contraire de Henri

¹ *Les Confessions*, X, OC I, p. 543.

² CC 6673, p. 252.

³ *Les Confessions*, X, OC I, p. 544.

⁴ *Étude sur le sort des manuscrits de J.-J. Rousseau*, Neuchâtel, 1974, p. 61.

Guillemin qui refusait de voir un visage identifiable sous ce prénom¹. Même si Sophie d'Houdetot, subite incarnation des femmes rêvées par Jean-Jacques, avait à peine moins de vingt ans que lui, tout nous invite à rapprocher les *Lettres à Sara* de l'épisode amoureux de 1757-1758, dont Rousseau n'est pas sorti indemne; tout concourt à identifier Sara avec Sophie.

Trois textes me servent pour cela de références premières: 1° la lettre à Sophie (non envoyée) du [10] octobre 1757²; 2° la première des *Lettres morales*³; 3° le texte rétrospectif du Livre IX des *Confessions*⁴. Une première constante s'impose: l'obsession de l'âge. Dans les pages des *Confessions* consacrées à la genèse de *La Nouvelle Héloïse*, Rousseau se voit déjà à ce moment «sur le déclin de l'âge» (il a 45 ans en 1757, Sophie en a 28): «Dévoré du besoin d'aimer sans jamais l'avoir pu bien satisfaire, je me voyais atteindre aux portes de la vieillesse, et mourir sans avoir vécu⁵.» Et la nostalgie lui fait évoquer le cortège des houris de sa jeunesse: «voilà le grave Citoyen de Genève, voilà l'austère Jean-Jacques à près de quarante cinq ans redevenu tout à coup le berger extravagant», ajoutant aussitôt: «Cette ivresse, à quelque point qu'elle fut portée, n'alla pourtant pas jusqu'à me faire oublier mon âge». C'est par Saint-Preux interposé qu'il vivra sa passion: «je m'identifiais avec l'amant [...]; mais je le fis aimable et jeune». Dans le récit de sa passion pour Sophie, il reprend la formule: «Si j'eusse été jeune et aimable [...]⁶», et il reconnaît «le ridicule [...] de brûler à [son] âge de la passion la plus extravagante.» Cette obsession reparait évidemment dans la lettre à Sophie d'octobre 1757 et dans la première des *Lettres morales*, mais plus discrètement, car il ne veut pas se dévaloriser devant l'être réel à qui sont destinées les lignes: «ma jeunesse qui fuit de plus en plus tandis que la tienne est dans sa fleur», ou: «Près du terme de ma courte carrière [...]⁷». Les *Lettres à Sara* sont en revanche plus insistantes ou explicites, parce qu'elles appartiennent à la fiction. C'est «un amant d'un demi-siècle» qui écrit, un «barbon qui ne s'en impose pas sur son âge»; c'est «un

¹ «Vestiges», *Revue de Paris*, septembre 1946, p. 100-107.

² CC 533, p. 273-281.

³ OC IV, p. 1081-1086.

⁴ OC I, p. 438-449.

⁵ OC I, p. 426.

⁶ OC I, p. 441, et lettre à Sophie du 10 octobre 1757, CC 533, p. 274.

⁷ CC 533, p. 279 et OC IV, p. 1083.

soupirant en cheveux gris», «un amant grison» qui s'irrite de se voir à son «âge à genoux» devant «trente ans de différence». Au moment où il concevait la *Julie*, Rousseau avouait que ses sens insatisfaits le travaillaient et qu'il devait constamment refouler le désir. Les fréquentes visites de Mme d'Houdetot ranimaient la braise: «Et qu'on n'aille pas s'imaginer qu'ici mes sens me laissent tranquille [...]»¹, tout comme le barbon brûle devant les charmes de l'exquise Sara.

Que ce soit dans la fiction ou dans la réalité, la situation amoureuse pour Rousseau est toujours celle du dominé: «Etre aux genoux d'une maîtresse impérieuse, obéir à ses ordres, avoir des pardons à lui demander, étaient pour moi de très douces jouissances.» C'est dans cette relation masochiste², ou du moins de dominé à dominant, que la comparaison des *Lettres à Sara* avec les faits historiques et les récits autobiographiques s'impose le mieux. Plus encore, la passion du barbon pour Sara, comme la passion de Jean-Jacques pour Sophie, s'inscrivent dans ce combat avec la raison, sans lequel la vertu serait un vain mot. Paul Hoffmann définit justement la vertu «par une tension inapaisée entre le désir de la faute et la volonté de rectitude»³. Malgré leur âge, les deux amants sont possédés par le désir passionné d'obéir à un code naturel que le code moral leur interdit d'enfreindre. C'est particulièrement sensible dans les *Lettres à Sara*, où le barbon, tout en avouant sa passion, refuse de s'humilier, de se déshonorer: «Tu n'auras pas cette gloire, ô Sara, ne t'en flatte pas: tu ne me verras point à tes pieds [...]» Il veut «échapper à l'indigne bassesse», et pourtant il cédera. Devant les agaceries et les rendez-vous secrets de Madame d'Houdetot, Jean-Jacques n'a pas éprouvé d'autre sentiment. Il s'est mis à ses pieds: «que d'enivrantes larmes je versai sur ses genoux!»⁴ C'est à ce moment précis que la fiction rejoint l'histoire recomposée. Pendant «deux heures», l'amant (le barbon ou Rousseau) «fait l'amour» à sa bien-aimée; il cède au désir et éprouve aussitôt le

¹ *Les Confessions*, IX, OC I, p. 445.

² Sur la question, voir la vaste étude, parfois discutable dans ses conclusions, mais bien documentée, de Paule Adamy, *Les Corps de Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Champion, 1997.

³ *Dictionnaire de Rousseau*, article «Faute», du regretté P. Hoffmann, Paris, Champion, 1996, p. 329-330; voir aussi de P. Hoffmann, «Une morale de la responsabilité», *Théories et modèles de la liberté au XVIII^e siècle*, Paris, PUF, 1996, p. 386-409.

⁴ *Les Confessions*, IX, OC I, p. 444.

sentiment de la faute. Le pardon lui vient de la femme qui éprouve de la pitié et qui lui donne une leçon de sagesse et de vertu. Dans les *Lettres à Sara*: «La pitié ferme [ton cœur] à l'amour, je le sais, mais elle en a pour moi tous les charmes.» Dans *Les Confessions*: «Elle eut pitié de ma folie; sans la flatter elle la plaignit et tâcha de m'en guérir.» Dans la lettre à Sophie d'octobre 1757: «tes yeux inquiets cherchaient dans les miens si cette pitié ne t'ôteraient point mon estime». Enfin mentionnons un résumé destiné à l'illustration du texte: «Un homme déjà barbon dans les transports amoureux qu'il se reproche avec douleur aux pieds d'une jeune personne, belle et vertueuse, qui l'exhorte, qui le console, et lui marque de l'attendrissement et de la pitié¹.»

Les textes qui nous intéressent ici s'articulent autour de quatre temps définis par les quatre *Lettres à Sara*: 1° Les charmes de Sara ont opéré, elle le sait, mais elle jouit en secret de la misère du barbon qui refuse de s'humilier, tout en lui déclarant son amour. 2° Sara a lu la lettre, mais feint de l'ignorer, comme pour attendre de voir le barbon à ses pieds. 3° Le barbon a cédé, il a reçu la tendresse qu'il attendait, mais en échange il doit désormais adopter l'attitude d'un père (d'un ami). 4° Pour vaincre sa passion impossible, le barbon divinise l'être adoré.

Les Confessions relatent les trois premiers points dans un récit où les événements sont multipliés et étendus diversement dans le temps, mais dans une même durée de six mois (mai-octobre 1757). 1° La deuxième visite de Mme d'Houdetot jette Rousseau dans un «trouble inexprimable qu'il était impossible qu'elle ne vît pas». L'auteur laisse entendre qu'il a perçu Sophie, ainsi que Sara, comme artificieuse: «la trouvant trop vive pour être vraie, n'allai-je pas me fourrer dans la tête que l'amour désormais si peu convenable à mon âge, à mon maintien, m'avait avili aux yeux de Mad^e d'Houdetot²». 2° Lors de leurs fréquents rendez-vous au Mont-Olympe, il écrit «avec son crayon des billets» enflammés: «elle en trouvait quelqu'un dans la niche dont nous étions convenus»; c'est aussi ce que laisse entendre la lettre du 10 octobre: «Ressouviens-toi des ces mots écrits en crayon sous un chêne.» 3° La scène du «bosquet» est celle de l'effusion des sentiments; la leçon vient plus tard, mais elle appartient au même

¹ *Bulletin de l'Association Jean Jacques Rousseau*, 52, 1999, p. 20.

² «Les femmes ont trouvé l'art de cacher leur fureur, surtout quand elle est vive» (OC I, p. 446).

temps narratif dans les *Lettres à Sara*. Le quatrième temps n'apparaît pas dans *Les Confessions*, mais on peut imaginer que le projet de *Pygmalion* y répond: le sculpteur donne vie à ses fantômes sous la forme d'une Galathée à laquelle il déclare: «je ne vivrai plus que par toi¹».

La lettre à Sophie du 10 octobre, écrite après l'aveu de Rousseau à Saint-Lambert, se situe dans un moment de refroidissement, ou de «circonspection» de la part de l'être adoré, mais elle évoque rétrospectivement l'«heureux temps», les souvenirs «délicieux» de la vraie transparence des cœurs, au troisième temps du «bosquet de la cascade», et, consécutivement, du «délire», des «ravisements», des «extases» d'un homme rendu à sa jeunesse, «plus respectueux, plus soumis, plus attentif à ne jamais t'offenser»: «ta personne me fut sacrée!»

La première des *Lettres morales* est aussi postérieure au troisième temps, après la leçon reçue: «Le premier fruit de tes bontés fut de m'apprendre à vaincre mon amour par lui-même, à sacrifier mes plus ardents désirs à celle qui les faisait naître, et mon bonheur à ton repos.» Dans sa culpabilité rétrospective, il regarde Sophie comme une personne «sacrée» dont l'image «inviolable» reste au fond de son cœur. Mais la déification prend une autre forme: «vous ne m'en êtes que plus chère depuis que j'ai cessé de vous adorer. Mes désirs, loin de s'attédir en changeant d'objet n'en deviennent que plus ardents en devenant plus honnêtes.» Rousseau-Mentor transcende ses désirs en communiquant à l'être aimé la «perfection» de ses sentiments: «Puisse mon zèle aider à vous élever [...] au-dessus de moi [...]». La voix qui parle n'est pas celle d'«un vil séducteur», mais celle du «vice humilié» qui se tait «au nom sacré de la vertu» et qui retourne à l'être aimé des leçons encore plus sublimes que celles qu'il a reçues. Seul un «scélérat» désire «plier la morale à ses passions». Dès lors que Sophie lui a accordé son amitié, elle acquiert un statut supérieur. La soumission amoureuse de Rousseau trouve sa justification dans la perfection de l'être aimé.

Depuis que Bernard Guyon a mis en garde contre de trop faciles rapprochements textuels entre *La Nouvelle Héloïse* et les écrits autobiographiques², on hésite à avancer des arguments lexicologiques.

¹ OC II, p. 1231. Dans *Les Confessions*, Rousseau parle de Claire et de Julie comme de «charmantes filles dont je raffolais comme un autre Pygmalion» (OC I, p. 436).

² «Introduction» à *La Nouvelle Héloïse*, OC II, p. XLVII-XLIX.

Néanmoins il est impossible de résister à confronter le vocabulaire de ces quatre textes. En exceptant les termes conventionnels du langage amoureux, il est frappant d'y relever des paires antithétiques qui fondent une thématique commune: coupable, crime, criminel / innocence, pureté — déshonoré / honneur — honte, humiliation, indigne / digne, dignité — faute / vertu — séducteur / pitié, etc. Ce sont là évidemment des mots-clés de la sphère morale rousseauiste.

Si les similitudes entre les textes évoqués sont patentes, il y a pourtant une différence narrative essentielle entre les *Lettres à Sara* et les trois autres textes à caractère biographique plus marqué. Rousseau y a gommé Saint-Lambert, l'amant de Sophie! Sara est jeune, désirable, mais elle est «libre». Dans la première lettre, le barbon suggère l'éventualité: «J'aimerais mon rival même si tu l'aimais» (ces mots évoquent naturellement la tension possible entre Rousseau et Saint-Lambert). Et dans le projet de cinquième lettre, il se pose en adorateur d'une idole insensible: «mon cœur est plein, le tien est vide, il ne peut l'être longtemps et ce n'est pas moi qui peux le remplir. Tu aimeras, Sara, si déjà tu n'aimes. [...] Mon désespoir n'est pas de n'être point aimé, mais qu'un autre doive l'être.» Si ce gommage de l'amant n'a rien de romanesque, il n'en est que plus significatif. En vidant le cœur de Sara, l'écrivain accentue la faute du barbon devant l'innocence de celle qu'il aime. Il risque vraiment de n'être qu'un «vil séducteur» en profitant de son âge, de son expérience, pour corrompre la jeunesse. Sophie ne lui a-t-elle pas dit après sa déclaration: «vous êtes l'amant le plus tendre dont j'eusse l'idée; non, jamais homme n'aima comme vous», ou «Non, jamais homme ne fut si aimable, et jamais amant n'aima comme vous¹». Il est donc capable d'être un séducteur, encore faut-il prouver qu'il n'est pas un don Juan, que sa passion est droite. L'angoisse d'être méjugé est poignante: «Non, Sophie, je puis mourir de mes fureurs, mais je ne vous rendrai point vile»; «souiller la divine image eût été l'anéantir»; «Ne laisse plus profaner ton image par des désirs formés malgré moi. [...] je vous ferai voir que je ne porte point un cœur bas².» L'être aimé (Sophie ou Sara) agit alors comme un révélateur ou un miroir de la conscience morale. S'il est naturel qu'on puisse «se laisser surprendre à tout âge», il est en revanche immoral de confondre les générations. Sophie ou Sara font résonner «cette voix

¹ CC 533, p. 274 et OC I, p. 444. Et encore: «mais avilir ma Sophie! ah cela se pouvait-il jamais!»

² CC 509, p. 226, OC I, p. 444 et OC II, p. 1295.

terrible qui ne trompe pas», ces «cris intérieurs d'une âme épouvantée». Sous le regard de Saint-Lambert, Sophie demande à Jean-Jacques une pure amitié. La vertu de Sophie est garantie par son amour pour Saint-Lambert; Rousseau reconnaît: «Où est le crime d'écouter un autre amour, si ce n'est le danger de le partager.» Or Sophie lui déclare nettement: «Ou rompons tout à fait, ou soyez tel que vous devez être. Je ne veux plus rien cacher à mon amant.» Et Jean-Jacques d'ajouter: «Ce fut là le premier moment où je fus sensible à la honte de me voir humilié par le sentiment de ma faute devant une jeune femme dont j'éprouvais les justes reproches, et dont j'aurais dû être le Mentor». Mais Sara n'est-elle pas plus sublime, puisque, sans amant pour la justifier, elle donne une leçon naturelle au barbon en le ramenant à son état de père: «cette tendresse de père que tu me demandais d'un ton si touchant, ce nom de fille que tu voulais recevoir de moi me faisaient bientôt rentrer en moi-même. [...] Mon mépris pour moi m'empêchait de voir toute l'indignité de ma démarche». Dans les deux cas, c'est la *pitié* (vertu naturelle) de la femme aimée qui ramène l'homme de 50 ans à la raison. Comme l'écrit justement Henri Coulet, c'est finalement «sur ses désirs profonds que Rousseau fonde sa morale¹». Et si Julie s'est *fixée* sur Sophie, Sophie semble bien avoir donné naissance à Sara.

La qualité première de la femme réside dans son talent d'entretenir auprès des hommes l'«enthousiasme» par «un objet de perfection réel ou chimérique, mais toujours excitant l'imagination». Ainsi,

elle s'élève dans son propre cœur un trône auquel tout vient rendre hommage; les sentiments tendres ou jaloux mais toujours respectueux des deux sexes, l'estime universelle et la sienne propre lui paient sans cesse en tribut de gloire les combats de quelques instants. [...] Une femme hardie, effrontée, intrigante, qui ne sait attirer ses amants que par sa coquetterie ni les conserver que par les faveurs les fait obéir comme des valets dans les choses serviles et communes; dans les choses importantes et graves elle est sans autorité sur eux. Mais la femme à la fois honnête, aimable et sage, celle qui force les siens à la respecter, celle qui a de la réserve et de la modestie, celle, en un mot, qui soutient l'amour par l'estime les envoie d'un signe au bout du monde, au combat, à la gloire, à la mort, où il lui plaît; cet empire est beau, ce me semble, et vaut bien la peine d'être acheté².

¹ «Introduction» à *La Nouvelle Héloïse*, éd. Folio, Paris, 1993, p. 13.

² *Émile*, V, OC IV, p. 743-745.

Rousseau est homme, et malgré toute l'ambiguïté de sa sexualité ou peut-être en raison même de cela, il n'a jamais vu la femme que comme un être de perfection. Malgré le haut degré où il place l'amitié, pour lui l'amour seul permet les plus grands élans de vertu, quand il est exalté: «L'amour mène quelquefois au crime, mais il n'y a nul sentiment dans le cœur de l'homme qui fasse aimer si passionnément la vertu¹.» Toutes les amitiés auxquelles Rousseau s'est abandonné ne lui ont jamais inspiré une œuvre, malgré les belles pages qu'il écrit sur ce thème². À l'inverse, toutes ses amours malheureuses ont été inspiratrices. D'un homme, il attend d'être entendu et de partager avec lui une transparence intellectuelle. Devant une femme, son imagination devient créatrice. C'est le mythe de *Pygmalion*, autre texte qui devait précéder les *Lettres à Sara* dans ses œuvres complètes. D'emblée Jean-Jacques y présente Pygmalion las de son siècle, de ses amis, de ses amours, de ses modèles. Celui-ci cisèle Galathée, née de son idéal, plus belle que Vénus: «Déesse de la beauté, épargne cet affront à la nature, qu'un si parfait modèle soit l'image de ce qui n'est pas³.» Et quand la statue se reconnaît vivante («C'est moi»), l'artiste s'exclame: «je t'ai donné tout mon être; je ne vivrai plus que par toi.» La femme de Rousseau ne vit que dans le pays des chimères, celui qui exalte la vertu; et l'amour interdit, quand il est enfreint, engage à la réparation de la faute par l'exercice de la plus haute vertu, l'adoration. Toute profanation exige un sacrifice à la divinité.

Reste à déterminer la date des *Lettres à Sara*. Quand Rousseau déclare dans *Les Confessions*: «je sentais trop le ridicule des galants surannés pour y tomber⁴», il renvoie indirectement, on l'a vu, au passage de l'*Émile* où il a développé le thème du vil suborneur; par ailleurs, les lignes de la *Lettre à d'Alembert* supposent un renoncement indigné à une tentation écartée précédemment. Il est donc sûr que notre texte fait allusion à une expérience antérieure à 1762. Qu'il ait été mis au net à Môtiers, rien de plus probable: dans la stérilité créatrice consécutive à la proscription, Rousseau consacre ses premiers temps

¹ Maxime inédite pour l'*Émile*, *Bulletin de l'Association Jean Jacques Rousseau*, 52, p. 34.

² Par exemple: *Émile*, IV, OC IV, p. 520 ss. ou la lettre à Sophie d'Houdetot du 17 décembre 1757 (CC 592). Voir W. Acher, *Jean-Jacques Rousseau écrivain de l'amitié*, Paris, Nizet, 1971.

³ *Pygmalion*, OC II, p. 1229.

⁴ OC I, p. 427.

à remanier des œuvres en chantier. Mais tout concourt à dater les *Lettres à Sara* de la fin de 1757 ou du début de 1758, contemporaines des *Lettres morales* et compensatrices des lettres d'amour à Sophie que Rousseau a dû accepter à contrecœur de voir détruire: «Non l'on ne met point au feu de pareilles lettres. On a trouvé brûlantes celles de la *Julie*. Eh Dieu! qu'aurait-on donc dit de celles-là? Non, non, jamais celle qui peut inspirer une pareille passion n'aura le courage d'en brûler les preuves¹.»

¹ OC I, p. 463.

NOTE ÉDITORIALE

Brouillon (= B), original autographe, Neuchâtel, BPU, MsR 8, 14 feuillets non numérotés, feuillet 4 v° blanc. Selon son habitude, Rousseau a écrit en colonne, réservant l'espace gauche, voire les feuillets en regard, à ses corrections et additions.

Copie (= C), original autographe soigné et paginé, noué d'une faveur, Neuchâtel, BPU, MsR 9, f° 1 r° «avertissement», 1 v° blanc, 2 r° = p. 1; numérotation des pages jusqu'à 10 de la main de Rousseau.

Le texte a paru pour la première fois à Genève en 1781 dans les *Œuvres posthumes*, t. I, p. 169-185. Il a été réédité passablement par Charly Guyot dans les *Œuvres complètes* (édition de la Pléiade), t. II, 1964, p. 1290-1298. Quant au fragment d'une cinquième lettre, il a été publié par Henri Guillemin dans la *Revue de Paris*, septembre 1946, p. 104.

Je reproduis le texte de la copie, en marquant entre crochets [] les corrections et en *italique* les suscriptions du manuscrit. Les interventions de l'éditeur sont entre parenthèses (). Les variantes du brouillon sont données en bas de page; elles ne sont pas exhaustives, mais j'en propose un large éventail.

[f° 1r°] n° 5¹ [LE BARBON AMOUREUX

OU]

LETTRES À SARA

Jam nec Spes animi credula mutui.
Hor[ace²].

On comprendra sans peine comment une espèce de défi a pu faire écrire ces quatre lettres. On demandoit si un amant d'un demi-siècle pouvoit ne pas faire rire³. Il m'a semblé qu'on pouvoit se laisser surprendre à tout age, qu'un Barbon pouvoit même écrire jusqu'à quatre lettres d'amour, et intéresser encore les honnêtes gens, mais qu'il ne pouvoit aller jusqu'à six sans se deshonor⁴. Je n'ai pas besoin de dire ici mes raisons, on peut les sentir en lisant ces Lettres; après leur lecture on en jugera.

[f° 2r° = p. 1]

LETTRES À SARA

PRÉMIÈRE LETTRE

Tu lis dans mon cœur, jeune Sara; tu m'as pénétré, je le sais, je le sens. Cent fois le jour ton œil curieux vient^a épier l'effet de tes charmes. A ton air satisfait, à tes cruelles bontés, à tes méprisantes agaceries, je vois que tu jouis en secret de ma misère; tu t'applaudis avec un souris moqueur du desespoir où tu plonges un malheureux^b, pour qui l'amour n'est plus qu'un opprobre. Tu te trompes, Sara; je suis à plaindre, mais je ne suis point à railler^c: je ne suis point digne de mépris, mais de pitié, parce que je ne m'en impose ni sur ma figure ni sur mon âge^d, qu'en aimant je me sens^e indigne de plaire, et que la fatale illusion qui m'égare m'empêche de me voir tel que tu es^f. Tu peux m'abuser sur tout, hormis sur moi-même; tu peux me persuader tout au monde, excepté que tu puisses partager mes feux insensés. ^gC'est le pire^h de mes supplices de me voir comme tu me vois; tes trompeuses caresses ne sont pour moi qu'une humiliation de plusⁱ, et j'aime avec la certitude affreuse de ne pouvoir être aimé.

Sois donc contente. Hé bien, oui, je t'adore; oui, je brûle pour toi de la plus cruelle^j des passions. Mais tente, si tu l'oses, de m'enchaîner à ton char comme un soupirant en cheveux gris, comme un amant barbon^k qui veut faire l'agréable, et, dans son extravagant délire, s'imaginer avoir des droits sur^l un jeune objet. Tu n'auras pas

^a *B*, *biffé*: chercher dans

^b *B*, *biffé*: pour qui l'amour n'est plus dans l'âge d'aimer

^c *B*, *biffé*: ridicule

^d *B*: ni sur mon âge ni sur ma figure

^e *B*, *biffé*: que j'aime en me sentant

^f *B*: de te voir telle que tu es ne m'empêche point de me voir tel que je suis. *En marge*: mais ces pleurs sont moins d'amour que de rage.

^g *B*, *biffé*: Je me vois pour mon

^h *B*, *biffé*: le plus cruel de

ⁱ *B*, *biffé*: pire que ta rigueur.

^j *B*: funeste

^k *B*: suranné

^l *B*: sur le cœur d'un

cette gloire, ô Sara, ne t'en flate pas: tu ne me verras point à tes pieds vouloir^a t'amuser avec le^b jargon de la galanterie, ou [2] t'attendrir avec des propos langoureux. Tu peux m'arracher des pleurs, mais ils sont moins d'amour que de rage. ^cRis, si tu veux, de ma foiblesse; tu ne riras pas, au moins, de ma crédulité.

Je te parle avec emportement de ma passion, parce que l'humiliation est toujours cruelle, et que le dédain est dur à supporter: mais ma passion, toute folle qu'elle est^d, n'est point emportée; elle est à la fois vive et douce comme toi^e. Privé de tout espoir, je^f suis mort au bonheur et ne vis que de ta vie. Tes plaisirs sont mes seuls plaisirs; je ne puis avoir d'autres jouissances que les tiennes, ni former d'autres vœux que tes vœux^g. J'aimerois mon Rival même^h si tu l'aimois; si tu ne l'aimois pas, je voudrois qu'il put mériterⁱ [obtenir] ton amour; qu'il eut mon cœur pour t'aimer plus dignement et te rendre plus heureuse. ^jC'est le seul desir permis à quiconque ose aimer sans être aimable. Aime et sois aimée, ô Sara. Vis contente, et je mourrai content.



^a *B, biffé*: épuiser pour

^b *B, biffé*: sot

^c *B, biffé*: et si tu t'amuses

^d *B*: manque.

^e *B, biffé*: ce n'est point moi, c'est toi que j'aime / je ne t'aime que pour toi seule

^f *B, biffé*: m'oublie pour m'occuper de toi seule; je ne puis avoir

^g *B, biffé*: ni d'autre bonheur que ton bonheur

^h *B, biffé*: si son cœur pouvoit combler tous tes vœux. Je desire tout ce que tu désires,

ⁱ *B, biffé*: fut digne de *Suscrit*: meritat

^j *B, biffé*: Je voudrois qu'il put t'attendrir pour te faire sentir tout le charme de l'amour. Je voudrois faire passer en toi tous mes sentimens dans / fut-ce pour un autre. Je n'ai qu'un desir: former;

[3]

SECONDE LETTRE.

Puisque je vous ai écrit, je veux vous écrire encore. Ma première faute en attire une autre^a; mais je saurai m'arrêter, soyez-en sure; Et c'est la manière dont vous m'aurez traité durant mon délire^b, qui décidera de mes sentimens à votre égard quand j'en serai revenu. Vous avez beau feindre de n'avoir pas lu ma Lettre: vous mentez, je le sais, vous l'avez lue. Oui, vous mentez sans me rien dire, par l'air égal^c avec lequel vous croyez m'en imposer: si vous êtes la même qu'auparavant, c'est parce que vous avez été toujours fausse^d, et la simplicité que vous affectez^e avec moi ne prouve que vous [m'] n'en avez jamais eu. Vous ne dissimulez ma folie que pour l'augmenter; vous n'êtes pas contente que je vous écrive si vous ne me voyez encore à vos pieds: vous voulez me rendre^f aussi ridicule que je peux l'être; vous voulez me donner en spectacle à vous-même, peut-être à d'autres, et vous ne vous croyez pas assez triomphante, si je ne suis deshonoré.

Je vois tout cela, fille artificieuse, dans cette feinte modestie par laquelle vous espérez^g m'en imposer^h, dans cette feinte égalité par laquelle vousⁱ semblez vouloir me tenter d'oublier ma faute, en paroissant vous-même n'en rien savoir. ^jEncore une fois, vous avez lu ma Lettre; je le sais, je l'ai vu. Je vous ai vu, quand j'entrois dans votre chambre, poser précipitamment le Livre où je l'avois mise; je vous ai vu rougir et^k marquer un moment de trouble. Trouble séducteur et cruel qui peut-être est encore un de vos pièges, et qui m'a fait plus de mal que tous vos regards. Que devins-je à cet aspect qui

^a *B, biffé*: attire encore celle-ci / une seconde

^b *B, biffé*: folie

^c *B, biffé*: simple

^d *B, biffé*: et vous ne faites que m'abuser une fois de plus. / avez pris voulu prendre un air simple avec moi, et vous voulez le garder encore

^e *B, biffé*: dans ma foiblesse

^f *B*: me voir tout

^g *B, biffé*: feignez de

^h *B, biffé*: Encore une fois vous avez lu ma lettre par

ⁱ *B, biffé*: vous voulez me laisser

^j *En marge de B*: Ah Sara, j'auais attendu de ton bon cœur quelque consolation dans ma misère. *Phrase reprise en fin de cette lettre.*

^k *En marge de B*: cette rougeur étoit encore une de tes perfidies

m'agite encore? Cent fois en un instant, prêt à me précipiter aux pieds de l'orgueilleuse, que de combats, que d'efforts pour me retenir! Je^a sortis pourtant, je sortis palpitant [4] de joye d'échapper à l'indigne bassesse que j'allois faire. Ce seul moment me venge de tes outrages. Sois moins fière, ô Sara, d'un penchant que je peux vaincre, puisqu'une fois en ma vie j'ai déjà triomphé de toi.

Infortuné^b! J'impute à ta vanité des fictions de mon amour-propre. Que n'ai-je le bonheur de pouvoir croire que tu t'occupes de moi, ne fut-ce que pour me tyranniser! Mais daigner tyranniser un amant grison^c seroit lui faire trop d'honneur encore. Non, tu n'as point d'autre art que ton indifférence; ton dédain fait toute ta coquetterie, [et] tu me désolés^d sans songer à moi. Je suis malheureux^e jusqu'à ne pouvoir [pas même] t'occuper *au moins* de mes ridicules, et tu méprises ma folie jusqu'à ne daigner pas même t'en moquer. Tu as lu ma lettre, et tu l'as oubliée; tu ne m'as point parlé de mes maux, parce que tu n'y songeois plus^f. Quoi! je suis donc nul pour toi? mes fureurs, mes tourmens, loin d'exciter ta pitié, n'excitent pas même ton attention^g? Ah! où est cette douceur^h que tes yeux promettent? où est ce sentiment si tendre qui paroît les animer?..... Barbare!..... insensibleⁱ à mon état tu dois l'être à tout sentiment honnête. Ta figure promet une ame; elle ment, tu n'as que de la férocité. Ah Sara! j'aurois attendu de ton bon cœur quelque consolation dans ma misère.



^a *B, biffé*: [vainquis enfin]

^b *B, biffé*: que je suis; j'amuse ta

^c *B*: barbon

^d *B*: desespères

^e *B, biffé*: bien malheureux

^f *B, biffé*: point *suscrit*: pas plus

^g *B*: que tes yeux promettent *Biffé*: Barbare ingrate. ton cœur feroce comme les démons

^h *B, biffé*: à la douceur pitié la

ⁱ *B, biffé*: aux maux que (?) fois

[5]

TROISIÈME LETTRE.

^aEnfin, rien ne manque plus^b à ma honte, et je suis aussi humilié que tu l'as voulu. Voilà donc à quoi ont abouti mon dépit, mes combats, mes résolutions, ma constance? Je serois moins avili si j'avois moins résisté. Qui, moi! j'ai fait l'amour^c ⁵ en jeune homme? J'ai passé deux heures aux genoux d'une enfant? j'ai versé sur ses mains des torrens de larmes? j'ai souffert qu'elle me consolât, qu'elle me plaignît, qu'elle essuyât mes yeux ternis par les ans? j'ai reçu d'elle des leçons de raison, de courage? J'ai bien profité^d de [mes] ma longue expérience et de mes tristes réflexions! Combien de fois j'ai rougi d'avoir été à vingt ans ce que je redeviens à cinquante! Ah! je n'ai donc vécu que pour me deshonorer! Si du moins un vrai repentir me ramenoit à des sentimens plus honnêtes: ^emais non; je me complais malgré moi dans ceux que tu m'inspires^f, dans le délire où tu me plonges, dans l'abaissement où tu m'as réduit^g. Quand je m'imagine à mon âge^h à genoux devant toi, tout mon cœur se soulève et s'irriteⁱ; mais il s'oublie et se perd dans les ravissemens que j'y ai sentis. Ah! je ne me voyois pas alors; je ne voyois que toi, fille adorée: tes charmes tes sentimens tes discours remplissoient(,) formoient^j tout mon être: j'étois jeune de ta jeunesse, sage de ta raison, vertueux de ta vertu.^k Pouvois-je mépriser celui que tu honorois de ton estime? Pouvois-je haïr celui que tu daignois appeller ton ami? Hélas! cette tendresse de pere que tu me demandois d'un ton si touchant^l, ce

^a *B, biffé*: Tu as vaincu Sara, cela n'étoit pas difficile;

^b *B, manque*.

^c *B, biffé*: l'amour, (?)

^d *B, biffé*: des années que j'ai vécu

^e *En marge de B*: misérable! tu n'affectois tant de pitié que pour me faire sentir combien j'en étois digne.

^f *B*: tu me fais éprouver

^g *B, biffé*: tu me plonges

^h *B, biffé*: avec ma barbe grise

ⁱ *B*: s'indigne et se révolte

^j *B*: manque.

^k *B, biffé*: Combien j'honorois celui que tu daignois consoler *En marge, biffé*: qui moi, j'ai passé deux heures aux pieds d'une enfant: j'ai versé sur ses main des torrens de larmes.

^l *En marge de B*: Si tu m'avais méprisé, c'étoit fait de moi.

nom de fille que tu voulois recevoir de moi me faisoient bientôt rentrer en moi-même: tes propos si tendres, tes caresses si pures m'enchantoient [6] et me déchiroient, des pleurs d'amour et de rage couloient de mes yeux. Je sentoie que je n'étois heureux que par ma misère, et que si j'eusse été plus digne de plaire je^a n'aurois pas été si bien traité.

N'importe. J'ai pu ^bporter l'attendrissement dans ton cœur.^c La pitié le ferme à l'amour, je le sais, mais elle en a pour moi tous les charmes. Quoi! j'ai vu s'humecter pour moi tes beaux yeux? j'ai senti tomber sur ma joue une de tes larmes?^d Ô cette larme, quel embrasement dévorant^e elle a causé! et je ne serois pas le plus heureux des hommes? Ah, combien je le suis au dessus de ma plus orgueilleuse attente^f!

Oui, que ces deux heures reviennent sans cesse, qu'elles remplissent de leur retour ou de leur souvenir le reste de ma vie^g. Eh qu'a-t-elle eu de comparable à ce que j'ai senti dans cette attitude? J'étois humilié, j'étois insensé, j'étois ridicule; mais j'étois heureux, et j'ai goûté dans ce court^h espace plus de plaisirs que je n'en eus dans tout le cours de mes ans. Oui, Sara, Oui, charmante Sara, j'ai perdu tout repentir, toute honte; je ne me souviens plus de moi; je ne sens que le feu qui me dévore; je puis dans tes fers braver les huées du monde entierⁱ. Que m'importe^j ce que je peux paroître aux autres? j'ai pour toi le cœur d'un jeune homme, et cela me suffit. L'hiver a beau couvrir l'Etna de ses glaces^k, son sein n'est pas moins embrasé^l.

^a B, *biffé*: j'eusse été bien moins caressé

^b B, *biffé*: toucher ton cœur honnête

^c B, *biffé*: Ta pitié si / En vain

^d B, *biffé*: et je ne sens pas le plus heureux

^e B: inextinguible

^f B: de mon attente.

^g B *inverse le complément direct et le complément indirect.*

^h B, *biffé*: cette attitude

ⁱ B, *biffé*: l'amour m'a (?) pour toi. *Suscrit*: je me sens pour toi le cœur d'un jeune.

^j B, *biffé*: tout le reste

^k B: neiges

^l *En marge de B, biffé*: Je vais être / je puis être un amant ridicule / Je suis un / si je suis un amant suranné je ne suis point un amant transi, et *Sur le feuillet droit en regard*: il est certain que j'aurois beau vouloir cesser de vous aimer, vous y mettriez bon ordre. / On ne pourroit avoir plus de vertu ni plus de coqueterie.

[7]

QUATRIÈME LETTRE.

Quoi! c'étoit vous que je redoutois^a; c'étoit vous que je rougissois d'aimer? Ô Sara, fille adorable, ame plus belle que ta figure! Si je m'estime désormais de quelque chose, c'est d'avoir un cœur [qui sait] fait [sentir] pour sentir^b tout ton prix. Oui, sans doute, je rougis de l'amour que j'avois pour toi, mais c'est parce qu'il étoit trop rampant trop languissant trop foible, trop peu digne de son objet. Il y a six mois que mes yeux et mon cœur dévorent tes charmes, il y a six mois que tu m'occupes seule et que je ne vis que pour toi: mais ce n'est que d'hier que j'ai appris à t'aimer. Tandis que tu me parlois et que des discours dignes du Ciel sortoient de ta bouche, je croyois voir changer tes traits^c ton air ton port ta figure; je ne sais quel feu surnaturel luisoit dans tes yeux, des rayons de lumière sembloient t'entourer. Ah Sara! si réellement tu n'es pas une mortelle, si tu es l'Ange envoyé du Ciel pour ramener un cœur qui s'égare, dis-le moi; peut-être il est tems encore. Ne laisse plus profaner ton^d image par des désirs formés malgré moi. Hélas! si je m'abuse dans mes vœux^e dans mes transports, dans mes téméraires hommages, guéri-moi^f d'une erreur^g qui t'offense, apprend-moi comment il faut t'adorer.

^hVous m'avez subjugué, Sara, de toutes les manières, et si vous me faites aimer ma folie, vous me la faites cruellement sentir. Quand je compare vôtre conduite à la mienne, je trouve un sage dans une jeune fille, et je ne sens en moi qu'un vieux enfant. Vôtre douceur,ⁱ si pleine de dignité de raison de bienveillance, m'a dit tout ce [8] que ne m'eût pas dit un accueil plus sévère; elle m'a fait plus rougir de moi que n'eussent fait vos reproches; et l'accent un peu plus grave que vous avez mis hier dans vos discours m'a fait aisément^j connoître que je

^a B, *biffé*: craignois si fort!

^b B, *biffé*: ce que tu veux.

^c C: ton air tes traits (*inversés par un signe de transposition*).

^d B, *biffé*: ta sublime

^e B, *biffé*: dans mes désirs

^f B, *biffé*: du moins

^g B, *biffé*: involontaire qui m'abuse et dis-

^h B, *biffé*: L'amour dans un cœur comme le mien ne peut ni naître ni durer sans l'estime et sans le respect

ⁱ B, *biffé*: ô Sara

^j B, *biffé*: vivement

n'aurois pas du vous exposer à me les tenir deux fois. Je vous entends, Sara, et j'espère^a vous prouver aussi que si je ne suis pas digne de vous plaire par mon amour, je le suis par les sentimens qui l'accompagnent.^b Mon égarement sera aussi court qu'il a été grand, vous me l'avez montré, cela suffit; j'en saurai sortir, soyez-en sure: quelque aliéné que je [sois] puisse être, si j'en avois vu toute l'étendue, jamais je n'aurois fait le premier pas. Quand je méritois des censures vous ne m'avez donné que des avis^c, et vous avez bien voulu ne me voir que foible lorsque j'étois criminel^d. Ce que vous ne m'avez pas dit, je sais^e me le dire; 'je sais donner à ma conduite auprès de vous le nom que vous ne lui avez pas donné et si j'ai pu faire une bassesse sans la connoître, je vous ferai voir que je ne porte point un cœur bas. Sans doute c'est moins mon age que le vôtre qui me rend coupable. Mon mépris pour moi^f m'empêchoit de voir toute l'indignité de ma démarche. Trente ans de différence ne me montroient que ma honte et me cachoient vos dangers. Helas! quels dangers? Je n'étois pas assez vain pour en supposer: je n'imaginois pas pouvoir tendre un piège à votre innocence, et si vous eussiez été moins vertueuse, j'étois un suborneur sans en rien savoir.

Ô Sara! ta vertu est à des épreuves plus dangereuses, et tes charmes ont mieux à choisir. Mais mon devoir ne dépend ni de ta vertu ni de tes charmes, sa voix me parle et je le suivrai. Qu'un [(?)] éternel oubli ne peut-il te [voiler] *cacher* mes erreurs! Que ne les puis-je oublier moi-[9] même! Mais non, je le sens, j'en ai pour la vie, et le trait s'enfonce par mes efforts pour l'arracher. C'est mon sort de bruler jusqu'à mon dernier soupir d'un feu que rien ne peut éteindre^h, et auquel chaque jour 'ôte un degré d'espérance et en ajoute un de déraison. Voila ce qui ne dépend pas de moi;^j mais voici, Sara, ce qui

^a *B, biffé*: à mon tour vous faire connoître

^b *B, biffé*: Votre manière de me ménager pleine d'indigence et d'amitié n'a pas laissé d'être humiliante puisqu'elle m'a montré coupable où je croyois le moins l'être c'est à dire moins envers moi qu'envers vous.

^c *B, biffé*: quand je méritois des reproches

^d *B, biffé*: vil

^e *B, biffé*: saurai

^f *B, biffé*: et je vois ma

^g *B, biffé*: -même l'humiliation du sentiment qui m'entraînoit

^h *B, biffé*: étouffer

ⁱ *B, biffé*: ajoute un nouveau degré de

^j *B, biffé*: ce qui aux yeux de la raison n'est plus malheureux que coupable; mais [je]

en dépend^a. Je ^bvous donne ma foi d'homme qui^c ne la faussa jamais, que je ne vous reparlerai de mes jours de cette passion ridicule et malheureuse que j'ai pu [quelquefois] *peut-être* empêcher ^dde naître, mais que je ^ene puis plus étouffer. Quand je dis que je ne vous en parlerai [plus] pas, j'entends que rien en moi ne vous dira ce que je dois taire. J'impose à mes yeux le même silence qu'à ma bouche: mais de grace imposez aux vôtres de ne plus venir m'arracher ce triste^f secret. Je suis à l'épreuve de tout, hors de vos regards: vous savez trop combien il vous est aisé de me rendre parjure.^g Un triomphe si sur pour vous et si flétrissant pour moi pourroit-il flatter votre belle ame? Non,^h divine Sara, ne profane [plus] *pas* le Temple où tu es adorée, et laisse au moins quelque vertu dans ce cœur à qui tu as tout ôté.

Je ne puis ni ne veux reprendre le malheureux secret qui m'est échappé; il est trop tard, il faut qu'il vous reste, et il est si peu intéressant pour vous qu'il seroit bientôt oublié si l'aveu ne s'en renouvelloit sans cesse. Ah! je serois trop à plaindreⁱ dans ma misère si jamais je ne pouvois me dire que vous la plaiguez, et vous devez d'autant plus la plaindre que vous n'aurez jamais à m'en consoler. ^jVous me verrez toujours tel que je dois être, mais connoissez-moi toujours tel que je suis: vous n'aurez plus à censurer mes discours, mais souffrez mes Lettres; c'est tout ce que je vous demande. ^kJe n'approcherai de vous que comme d'une Divinité devant laquelle on impose silence à ses passions. [10] Vos vertus suspendront l'effet de vos charmes; votre présence purifiera mon cœur;^l je ne craindrai point d'être un séducteur en ne vous disant rien qu'il ne vous convienne d'entendre; je cesserai de me croire ridicule quand vous ne me verrez

^a *B, biffé*: ce qui peut me rendre non estimable dans ma misère même aux yeux de celle qui la cause

^b *B, biffé*: jure de ne vous

^c *B, biffé*: ne l'a jamais faussée manqué

^d *B, biffé*: d'entrer dans mon cœur

^e *B, biffé*: n'en peux plus chasser

^f *B, biffé*: funeste

^g *B, biffé*: O Sara

^h *B, biffé*: fille trop redoutable

ⁱ *B*: trop accablé de

^j *B, biffé*: Vous ne me verrez toujours tel que je crus être, mais

^k *B, biffé*: Je ne serai qu'à moitié ridicule quand je ne le serai point sous vos yeux.

^l *B, biffé*: et loin de moi votre image me (?) de ma contrainte

jamais tel; et je voudrai n'être plus coupable, quand je ne pourrai l'être que loin de vous.

^aMes Lettres? Non. Je ne dois pas même désirer de vous écrire, et vous ne devez le souffrir^b jamais. Je vous estimerois moins si vous en étiez capable. Sara^c, je te donne cette arme, [(?)] *pour t'en servir* contre moi. Tu peux être dépositaire de mon fatal secret, tu n'en peux être la confidente. C'est assez pour moi que tu le saches, ce seroit trop pour toi de l'entendre répéter. Je me tairai: qu'aurois-je de plus à [dire] te dire? Banni-moi, méprise-moi désormais, si tu revois jamais ton amant dans l'ami que tu t'es choisi^d. Sans pouvoir te fuir, je te dis adieu pour la vie. Ce sacrifice étoit le dernier qui me restoit à te faire. C'étoit le seul qui fut digne de tes vertus et mon cœur.



^a B, *biffé*: Vous écrire!

^b B, *biffé*: permettre

^c B: *manque*.

^d B, *biffé*: et je te dis adieu pour la vie

[FRAGMENT D'UNE CINQUIÈME LETTRE À SARA^a]

Non il n'y a point de paix sur la terre, puisque mon cœur n'en jouit pas. Ce n'est pas ta faute, [adorable] *chère* [ô] Sara, c'est la mienne; ou plustot c'est celle du sort qui [si loin de toi (me) fit naître si loin de toi avec un cœur qui ne pouvoit appartenir qu'à toi seule / mit dans un h(omme) à qui tu ne peux être [un cœur] une ame faite pour la tienne un cœur qui ne peut être qu'à toi fit naître] mit loin de moi le seul bien [qu'il m'a rendu] *qui pouvoit* me rendre heureux. Hélas! ce bien n'étoit la possession ni de ton cœur ni de ta personne. [Je te le jure, et tu dois m'en croire]. Mon imagination *te* laisse toujours trop loin de mon espérance pour t'exposer jamais à mes desirs. Ma passion, ma passion fatale ne m'[égara] *aveugla* jamais à ce point, elle m'égaroit sans me séduire, et [quand] je me laissois entraîner par sa seule force sans *voir* aucun but qui put m'attirer. [C'étoit] Le comble de mes vœux étoit que tu visses ma folie et qu'elle n'excitat pas tes mépris. Tu [vis mon cœur] la connus, tu [me] *la* plains, tu me consolais: j'étois content. Je [l'avois toujours] *le serai* si cet état si doux pouvoit durer [toute ma vie] *toujours* [en marge]: mon bonheur seroit le même si tu pouvois n'aimer rien et te laisser adorer en silence. Je passerois mes jours dans cette occupation délicieuse, sans rien désirer sans rien appercevoir au delà. Mais je jouis de ma position sans pouvoir t'en donner aucune. [Corps du texte:] Mais, [chère Sara], mon cœur est plein, le tien est vuide il ne peut l'être longtemps et ce n'est pas moi qui peux le remplir. [Au crayon] Tu aimeras Sara si déjà tu n'aimes, voila le tourment affreux qui m'est réservé, et que la certitude de l'éprouver un jour me fait déjà sentir d'avance. J'ai trop su me rendre justice pour ne pas me soumettre à mon sort, mais je [ne puis] *sens avec effroi* que le tien dépend d'un autre. Non, mon desespoir n'est pas de n'être point aimé, mais qu'un autre doive l'être. C'est pour toi fille angélique que je m'afflige. Qu'il ait mon cœur et je lui pardonne; mais qui saura t'aimer comme moi.

^a BPUN, MsR 8, f° 7.

NOTES

- ¹ Ce chiffre pose un problème presque insoluble, dans la mesure où il est difficile de déterminer l'écriture de Rousseau ou celle d'un autre, de même qu'il faudrait une fois définir l'époque où l'auteur aurait numéroté ses manuscrits. Si l'on s'en tient à cette «ancienne numérotation», que Théophile Dufour a soigneusement relevée dans son «Inventaire» des manuscrits Rousseau de Neuchâtel (*Recherches bibliographiques*, t. II, p. 103 ss.), on voit que les *Lettres à Sara* figuraient entre *Les Muses galantes* (1745, N° 4 = MsR 7) et une copie du *Projet concernant de nouveaux signes pour la musique* (1742, N° 6 = MsR 57). Quant à *Émile et Sophie*, le manuscrit porte le N° 49, *Le Lévite d'Éphraïm* le N° 18 et *Pygmalion* le N° 43.

- ² «Ni le crédule espoir d'une mutuelle tendresse» (trad. R. Wirz), *Odes*, IV, 1, v. 30. Cette ode à Vénus présente l'auteur dans son dixième lustre environ (*circa lustra decem*), renonçant à l'amour au profit des plus jeunes.

- ³ Dans sa *Chronologie* (1923, p. 125, n. 1), en faisant remonter sans preuves les *Lettres à Sara* à avril 1762, J.L. Courtois s'interroge néanmoins: «Faut-il dater de ce séjour [au château de Montmorency] et rattacher à une objection des Luxembourg sur l'âge de Wolmar "près de cinquante ans" [...] la composition des *Lettres à Sara* [...]?» Et il ajoute prudemment: «Faut-il de plus voir Rousseau dans cet amoureux d'un demi-siècle?» On sait bien que Wolmar a, dans l'esprit de Rousseau, une cinquantaine d'année au moment de son mariage avec Julie. Mais Charly Guyot donne facilement tort à Courtois en remarquant que Wolmar n'est pas l'amant, mais le futur mari de Julie, tout en retenant le millésime de 1762 pour dater le texte (*OC* II, p. 1948), comme les éditeurs des *Confessions* dans la Pléiade: «C'est peu après (1760), si l'on s'en remet à la date qu'il donne lui-même par deux fois en fixant son âge, que Rousseau écrit ses *Lettres à Sara*, sorte d'adieu à l'amour, qui sont plus un exercice et une gageure qu'un vrai document autobiographique» (*OC* I, p. 1290).

- ⁴ Pourquoi passer de quatre à six? Est-ce que Rousseau avait encore en tête d'achever cette cinquième lettre au moment où il rédigeait cet «avertissement»?
- ⁵ Charly Guyot a bien noté dans son édition des *Lettres à Sara* (OC II, p. 1950) que l'expression n'avait évidemment pas le sens moderne, mais bien celui donné par Littré: «courtiser, être en commerce amoureux». Rousseau emploie d'ailleurs l'expression à d'autres reprises.

TABLE

| | |
|----------------------------------------------|----|
| Jean-Jacques Rousseau, <i>Lettres à Sara</i> | 1 |
| Introduction | 3 |
| Note éditoriale | 16 |
| <i>Lettres à Sara</i> | 17 |
| Première lettre | 19 |
| Seconde lettre | 21 |
| Troisième lettre | 23 |
| Quatrième lettre | 25 |
| Fragment d'une cinquième lettre | 29 |
| Notes | 30 |